

TRAVERSEZ LA RUE...

... Vous y retrouverez le soleil !

JOURNAL DU 14^e FESTIVAL FILMER LE TRAVAIL

NUMÉRO 4 / JEUDI 23 FÉVRIER 2023

ÉDITO

Comment raviver la flamme et aspirer à un futur meilleur lorsque le trajet pour y parvenir est éprouvant et fait obstacle à nos rêves. Certains sacrifient une partie de leur vie, voire de leur humanité (*Overseas*), d'autres tentent de la reconstruire (*Ressources*), malgré l'inégalité des chances (*My own private Idaho*)



MY OWN PRIVATE IDAHO, DE GUS VAN SANT - FICTION - RÉTROSPECTIVE

I LOVE YOU, AND YOU DON'T PAY ME

Je ne sais plus quel âge j'avais lorsque j'ai vu *My Own Private Idaho* pour la première fois. Je me souviens simplement avoir été épaté par l'inventivité formelle de l'œuvre et l'intensité émotionnelle des personnages. Impossible d'oublier cette scène où Mike (River Phoenix), jeune prostitué homosexuel, déclare son amour à son ami Scott (Keanu Reeves), jeune prostitué hétérosexuel, autour d'un feu de camp. Ce mardi, le chef-d'œuvre de Gus Van Sant a fait éclater ses couleurs pop, ses décors intemporels et ses répliques shakespeariennes sur l'écran du TAP Castille.

Dans ce grand road movie postmoderne, Gus Van Sant met donc en scène ces deux personnages – le premier, narcoleptique sans toit ni loi, le second, fils rebelle du maire de la ville – dans une réalisation délirante de liberté et truf-

fée de références à la culture savante et populaire. Le public était conquis.

Il y aurait tant à dire sur *My Own Private Idaho*. Ce film est sans conteste de ceux que l'on redécouvre à chaque fois. Chacun.e retiendra une scène, un détail, un élément qui l'aura particulièrement touché et qui ne sera sans doute pas le même au prochain visionnage. De mon côté, j'avoue avoir été sensible au paradigme de classe. En effet, Scott est un personnage d'abord traître à sa classe : il défie les conventions sexuelles et professionnelles de son bourgeois de père, avant d'être fatalement rattrapé par elles. À la mort du patriarcat, il reprend le flambeau, épouse une Italienne et renie ses amis désormais infréquentables.

Ce conditionnement se répercute même dans l'amour que les personnages se portent : Scott, qui couche

avec des hommes pour de l'argent, ne peut concevoir un amour entre hommes non monnayé, tandis que Mike aspire précisément à une relation sans contrepartie financière. "I love you, and you don't pay me" confiera-t-il à son ami autour d'un feu de camp, dans la magnifique scène susmentionnée.

Au fond, Gus Van Sant va très loin. Il suppose que la société bourgeoise, avec ses normes tant sexuelles que professionnelles, est tout bonnement incapable d'amour. L'amour est du côté des damnés, il est anormal, informel – en témoigne la scène finale qui oppose deux enterrements. Celui du père de Scott, religieux, austère, statique ; et celui de Bob (le père spirituel du groupe des prostitués), païen, musical, passionné. La joie a choisi son camp

Arnaud

Traversez la rue... Journal du 14^e festival Filmer le Travail
n°4 - Jeudi 22 février 2023

Rédaction: Lucas Audinette, Arnaud Lathière-Lavergne, Adèle Vanoplynus, Pauline David, Armand Barranger, Thomas Dupuis

Avec le soutien du FSDIE (Université et CROUS de Poitiers)

Le journal *Traversez la rue* est la concrétisation d'un atelier d'écriture critique mené par *Filmer le travail* depuis novembre 2022 avec un groupe d'étudiants de l'Université de Poitiers, issus des Master CTC et Anthropologie, parcours ethnographie et écriture audiovisuelle. Réalisation encadrée par Isabelle Taveneau (FLT) et Thomas Dupuis (Éditions FLBLB).

POUVOIR PLEURER

C'est l'histoire d'un crocodile et d'une hyène... Non, c'est l'histoire d'Ahmet, issu d'une famille turque vivant en Autriche, soldat, boxeur, acteur. Il est souriant, conciliant et travaille dur dans tous les domaines. Il aide son père, écoute sa mère, s'entraîne et s'entraîne encore.

Mais il est une chose qu'il ne parvient pas à accomplir, malgré sa volonté : aucune larme ne sort de ses yeux. Pourtant il a besoin de pouvoir pleurer pour incarner le personnage qu'il joue au théâtre et peut-être enfin baisser sa garde.

Alors Ahmet travaille encore, toujours plus.

Lenz Jannis nous livre un film lent qui peut sembler froid au premier abord, avec ce personnage ne laissant jamais

s'échapper une émotion trop profonde. Cependant à travers ces séquences posées on découvre un autre homme caché derrière les masques et les conventions. La caméra navigue entre différents univers que tout semble opposer. Il y a la base militaire remplie de tanks et d'uniformes où l'ordre et la hiérarchie règnent, le ring de boxe où les poings de vues s'affrontent, la maison familiale avec les rires et les critiques et enfin la salle de théâtre où Ahmet essaie d'exprimer ce qui se tapisse au fond. Tout est filmé avec douceur et bienveillance. Le personnage jongle entre divers univers qui auraient pu sembler incompatibles. Et cette union, cette exposition de différents tableaux font la richesse du film et du propos.

L'ambiance calme nous guide dans cette quête d'émotions. C'est la vie qui passe, que l'on contemple en attendant l'étincelle. Ahmet attend allongé sur le parquet, allongé à l'infirmerie, et on attend avec lui. Progressivement le film s'immisce plus profondément dans son intimité et il se dévoile aux yeux des spectateurs. On a l'impression de pouvoir interpréter son sourire en coin et ses hésitations. Il est de ceux qui se retiennent pour ne pas déborder et le réalisateur lui offre les bras de sa caméra, ouverts mais jamais oppressants.

Finalement on voudrait rire avec lui et peut-être aussi pleurer.

Pauline



TRAVAIL AU NOIR, DE JERZY SKOLIMOWSKI – FICTION – RÉTROSPECTIVE

DÉCRIRE LA DICTATURE PAR LE RIRE

Quatre Polonais atterrissent sur le sol londonien le 5 décembre 1981. Seul l'un d'entre eux, Nowak, parle anglais. Ils ont été envoyés par leur patron resté en Pologne et ont un mois pour retaper sa maison qui se trouve à Londres. Seulement, ils travaillent au noir. Si le patron préfère embaucher des Polonais, c'est parce qu'il peut les payer moins cher, et eux ont un meilleur salaire que s'ils travaillaient en Pologne.

Nowak, qui est le chef du groupe, doit gérer le budget donné par le patron. Mais rapidement les dépenses s'enchaînent et il se retrouve obligé de voler pour pouvoir subvenir à leurs besoins tout en continuant les travaux. Le drame survient dans la nuit du 12 au 13 décembre alors que la Pologne implose à la suite de la déclaration de la loi martiale par le général Jaruzelski. Les tanks s'emparent des rues polonaises et les restrictions

se répandent à travers tout le pays. Nowak assiste à la violence à travers les télévisions anglaises. Pour ne pas retarder les travaux, il décide de cacher la nouvelle à ses trois coéquipiers. Il s'enferme alors dans un rôle de plus en plus despotique, leur interdisant de nombreuses choses pour « leur bien ».

Si le propos du film est sombre, le ton est plutôt léger. Jerzy Skolimowski utilise les outils de la comédie pour mettre en scène la vie de ces quatre personnages et fait rire le spectateur par des situations absurdes et comiques. La couleur de l'image reste majoritairement dans les tons marron/beige/gris et donne une impression de monochrome un peu triste. Jeremy Irons est très bon et incarne toutes les ambiguïtés qui composent son personnage.

Travail au noir est un film avec un fort propos politique qui décide

d'aborder de nombreux thèmes. Toute l'histoire est une allégorie des enjeux politiques contemporains au récit. Ainsi Nowak représente la dictature pensant pouvoir contrôler le peuple et la maison peut être vue comme une allégorie de la Pologne. Mais le réalisateur émet également une critique envers le système capitaliste occidental qui vend du rêve au détriment du reste et force les gens à se piétiner et à se contrôler. Il dénonce également le racisme des britanniques dans cette Angleterre des années Thatcher.

Les quatre personnages sont seuls, exilés d'un pays en sang et dans un pays qui ne veut pas d'eux. Au-dessus du film l'argent plane, celui rêvé par les personnages, celui promis, celui qu'ils n'auront jamais. Tandis qu'en Pologne, le patron attend sa maison

Aliette

CHAÎNES INDUSTRIELLES

“Piégé”, pourrait traduire le sentiment que *Ressources* engendre chez le spectateur. À travers le parcours de demandeurs d’asile au Canada, pris en charge par un organisme communautaire d’aide à l’emploi, on accède à une réalité éprouvante. D’un côté, des usines d’abattage accueillent des réfugiés qui espèrent se reconstruire une vie. De l’autre, une ferme d’élevage, dans laquelle chacun, humain comme animal, est soumis au rythme implacable de l’industrie. Les plans-séquences sur les champs désertiques, dans lesquels seul le maïs parvient à percer le sol aride, permettent un temps de réflexion entre les scènes et complètent le tableau. Tout comme les animaux pris dans la chaîne de production, les humains n’ont pas le choix. Les logiques de rendement industriel gouvernent leurs vies et le travail dont ils ont besoin pour survivre.

“L’humain est la chose la plus importante” : c’est ce que revendique l’entreprise qui offre les emplois aux demandeurs d’asile. On peut en douter, lorsque l’on suit le parcours de ces personnes qui démarrent une nouvelle vie, et que l’on constate le peu de considération de la société à leur égard. Le film se poursuit, l’hiver s’installe et avec

lui, la routine. Sans jamais montrer les images choquantes que l’on pourrait s’attendre à rencontrer dans un documentaire autour de l’industrie alimentaire, *Ressources* nous amène habilement et en douceur à de cruelles réalités. On entre dans un monde dont on est soulagé de pouvoir ressortir à la fin.

Adèle



VINGT ANS SANS FERME, DE JEAN-JACQUES RAULT ET CÉLINE DRÉAN - COMPÉTITION INTERNATIONALE

SOUVENIRS D’UN PAYSAN

Vingt ans sans ferme est un film documentaire autobiographique de Jean Jacques Rault accompagné par Céline Dréan, le film dresse un très beau portrait d’un homme brisé après avoir fait faillite dans l’agriculture.

On plonge dans le passé de cet homme qui revient dans sa ferme, laissée à l’abandon pendant 20 ans. L’intimité et la proximité qui s’installent avec les spectateurs nous touchent, la mélancolie de cet agriculteur donne une force poignante au film.

Il nous partage ses douleurs, ses souvenirs, ses joies de vie dans cette ferme qu’il a tant chérie. Sa figure est confrontée aux souvenirs de son entourage, notamment sa femme qui a souffert de cette ferme, ses amis, ses enfants partagent leurs expériences avec une émotion qui se ressent jusque dans la salle.

Une cassure qui nous est montrée d’une très belle manière, simple, efficace, touchante, sans jamais apporter de jugements sur les choix de vie de cet homme.

Armand

TRÉSOR DES POUBELLES, DE FÉLIX SAMBA NDIAYE - DOCUMENTAIRE - SÉANCE JEUNE PUBLIC

L’ART DE TRANSFORMER

C’était une séance de cinéma particulière ce matin puisque la moyenne d’âge du public devait être autour des huit ans. Le film est constitué d’une suite de courts-métrages réalisés par Samba Felix Ndiaye. On y découvre le travail de récupération effectué dans les déchèteries de Dakar.

Des hommes fouillent, trient, clouent, coupent, fondent, plient, lavent, peignent... Chaque court métrage a une thématique et se concentre sur un processus de fabrication particulier : les valisettes, les chaudrons, les malles... Peu de paroles, tout est dans l’image. On observe ces hommes qui transforment le plomb en or sous le regard de la caméra.

Le réalisateur est très proche de ses sujets, jamais surplombant ni méprisant, il accompagne les gestes et suit les hommes dans leur travail.

Tous ces travaux ont permis la réinvention d’une économie basée sur des savoirs faire populaires plus respectueux de l’environnement puisqu’il ne s’agit pas de créer mais de transformer. Le travail est le fruit

d’un effort collectif qui permet de faire perdurer des savoirs. Le propos du film se place en opposition avec l’Occident et sa course à la consommation moderne où les robots remplacent les hommes.

Lorsque les lumières se sont rallumées, le public a pu poser des questions à Frederico Rossin et Isabelle Thaveneau afin d’éclaircir certains éléments du film. Des petites mains se sont levées. Les spectateurs étaient vifs et bien qu’ils pouvaient sembler un peu agités pendant la séance, le film a provoqué des réactions et des interrogations. A la fin, une main plus grande s’est dressée. Une femme d’origine sénégalaise qui vit à Poitiers depuis plusieurs années nous a apporté des éléments de compréhension riches, qui ont contribué aux images. Comme elle le dit si bien « Rien ne se perd au Sénégal, tout se transforme ».

Trésor des poubelles est une ode à la métamorphose qui provoqua des échanges aussi précieux que les images que nous avons vues.

Pauline

ÉTIENNE A. - SPECTACLE

UN TRAVAIL VRAIMENT ÉPUISSANT ?

Ce mardi soir, à la maison des étudiants, nous avons assisté au spectacle d'un homme, un employé de chez Amazon, seul, qui se recherche dans un hangar mal rangé, rempli de cartons.

Aux premiers abords, nous pensions que le spectacle tournerait autour des conditions de travail d'Étienne, des 18 kilomètres qu'il doit parcourir par jour pour atteindre son quota de milliers de produits enregistrés.

Nos attentes portaient sur cette simple idée, qui en réalité ne compose qu'un quart de la pièce. Les trois quarts restants s'intéressent à la vie sociale d'Étienne, une vie compromise par un travail épuisant, mais qui pourrait être n'importe quel travail de logistique pénible. La véritable pénibilité d'Étienne A. n'est pas son travail, mais sa vie privée. Son ex femme est une seconde patronne qui ne cesse de l'appeler pour se plaindre ou lui imposer un train de vie impossible, son père est à la fois contradictoire et sec, son enfant se détache de lui.

Toute cette zizanie privée nous emmène dans une histoire et une mise en scène discontinues, qui demandent au spectateur un effort d'analyse au cours de la représentation.

Notre soirée devant *Étienne A.* se résume à des personnages caricaturaux, des situations comiques longues, et des changements de scènes sans autre transition qu'une phrase ou un fondu au noir. **Lucas**

AGENDA VENDREDI 23 FÉVRIER

110h/14h/17h/20h30

Compétition internationale au TAP Castille

10h30

Atelier démontage d'un montage du film *Mauvaises filles* (2022) Médiathèque F. Mitterrand

16h30

Rencontre : *Des femmes qui tiennent la campagne*, avec Fanny Renard, sociologue
Grenouilles Productions

Rencontre professionnelle : Collectif des Festivals de Cinéma et d'Audiovisuel de Nouvelle Aquitaine
, Espace Mendès France

17h

Dialogue croisé Arno Bertina / Jérémy Gravat
Médiathèque François Mitterrand

21h

A Lua platz de Jérémy Gravat, Le Dietrich



OVERSEAS, DE SUNG-A YOON - DOCUMENTAIRE - REGARDS CROISÉS

MERCI MADAME DE NOUS AVOIR LAISSÉ CHANGER VOS DRAPS

Comment nettoyer correctement, comment mettre la table, comment changer quelqu'un, comment s'occuper d'un bébé... Aux Philippines, des centres accueillent des femmes qui souhaitent obtenir une formation de travailleur domestique pour l'exercer ensuite à l'étranger.

Des formatrices y enseignent le travail domestique, avec des instructions strictes. Tout doit être parfait, le verre à 1,27 cm de l'assiette elle-même à 1,27 cm de la cuillère. Ces femmes, futures domestiques, doivent savoir tout faire et s'adapter aux besoins de leurs patrons.

Certains cours sont dédiés à la mise en pratique. Des femmes incarnent les employeurs, d'autres les employées. Les premières poussent à bout les deuxièmes, les insultes fusent et les larmes coulent. Mais les employés doivent continuer d'appeler les patrons "Madame" et de réaliser tous leurs souhaits.

Au milieu des exercices, la réalisatrice glisse des témoignages, car la plupart de ses femmes ont déjà été domestiques à l'étranger. La maltraitance, les agressions et le manque de respect sont dans toutes les histoires. Les formatrices tiennent à rappeler aux femmes qu'elles sont "des être humains, pas des animaux. Ils ne peuvent pas bafouer vos droits".

Mais comment se faire respecter dans un pays étranger au sien, où aucun recours n'est possible. Dans certains pays, les domestiques ne peuvent pas quitter la maison sans autorisation de l'employeur, alors comment se rendre à l'agence ou

à l'immigration pour dénoncer un employeur maltraitant ?

Sung-A Yoon filme ces femmes à travers de longues séquences. Les cadres ne bougent pas, ils sont rangés. Ils permettent une parole longue, sans coupure. Enfin ces femmes sont visibles et peuvent se faire entendre.

Le moins que l'on puisse dire c'est que le film a provoqué de vives réactions chez le public. Les spectateurs semblent l'avoir apprécié, certains l'ont trouvé "très sensible, très puissant". De nos yeux de français, d'occidentaux, on s'étonne du statut de ces femmes, du manque d'encadrement légal. Peut-être souhaiterait-on ne pas y croire ? Hier soir, de nombreuses questions ont été posées à la réalisatrice et aux intervenants pour mieux comprendre cette machine bien huilée qu'est l'envoi de domestiques philippines à l'étranger.

Pendant ce temps de nombreuses Philippines sont coupées de leurs familles pendant des mois voire des années et elles prient "Seigneur, faites que mon contrat touche à sa fin".

Who's fortunate?

Who's pitiful?

Is it us whose life was almost dedicated to the country?

New heroes...

With tears as a weapon

Why don't you give us

*Even a little mercy**

Pauline

*Paroles de la chanson finale
"Kahit konting awa"
(en anglais "even a little mercy")